

La vérité sur la traite : *La saison de l'ombre* (2013) de Leonora Miano

Kouamé SAYNI
Etudes américaines,
Université Alassane Ouattara
Saykoual@gmail.com

Résumé : L'histoire des Africains et leurs premiers contacts avec les occidentaux, entre le 15^e et le 19^e siècle, est au cœur d'un débat permanent sur fond d'accusation en raison de la cupidité des occidentaux qui ont fait des Africains l'objet d'un commerce entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. Mais depuis l'ouverture de certaines archives notamment américaines, le débat a pris la forme d'une quête de la vérité parce qu'il est de plus en plus établi que les Africains ont participé au trafic. Sans vouloir engager la polémique sur le sujet, la romancière camerounaise Léonora Miano dévoile sa vision sur ce passé africain et européen à travers un roman intitulé *La saison de l'ombre* (2013) dont la trame porte sur la vie d'un peuple virtuel de l'Afrique subsaharienne, les Mulongo, pris dans la tourmente par l'avènement des « hommes venus de l'étranger par les eaux » et par un trafic d'êtres humains auquel participent les Bwele et les Isedu, leurs voisins. C'est ce trafic qui recadre de façon inexorable la question de la responsabilité des Africains dans le commerce triangulaire, faisant ainsi du roman de L. Miano l'espace d'un échange entre Africains et Africains Américains autour de leur mémoire douloureuse commune.

Mots clés : traite des Noirs, trafic, commerce transatlantique, mémoire, esclavage, vérité, transparence, responsabilité, diaspora, fiction, dialogue, etc.

Abstract:

The history of Africans and their interactions with Western traders who were, looking for profit in Africa in late 15th century is a permanent debate between African intellectuals and those of the diaspora, particularly African Americans. For creating the transatlantic trade with the African as the main commodity in the commerce between Europe, Africa and America, western traders have been accused of cupidity. But the recent release of archives everywhere, notably in America and Europe has permitted to determine that Africans themselves were, to a large extent, involved in the traffic. In *La saison de l'ombre* (2013) Camerounese writer Léonora Miano addresses this responsibility of African in the trade. Reluctant in her approach and stressing rather on indigenous world views and spiritualities, the painful past and shared responsibility in the shameful trade inexorably comes to the surface of *La saison de l'ombre* (2013). This study examines the extent to which this 2013 Femina prize winning fiction contributes to the dialog on transatlantic trade between Africans and African American intellectuals.

Key Words: Transatlantic trade, slavery, memory, transparence, diaspora, fiction, dialog, history, spirituality, etc.

Introduction

L'un des sujets qui fait débat au sein des intellectuels africains et leurs confrères de la diaspora en Europe et dans les Amériques est le commerce transatlantique des humains et la

mise en esclavage de millions d'Africains en Amérique entre le XVe et le XIXe siècle. En Afrique, en Europe comme aux Etats-Unis d'Amérique, cette thématique est traitée le plus souvent sous un angle moral en dénonçant le caractère cupide et inhumain de ce qui est convenu d'appeler la « traite » et du système d'exploitation des esclaves africains. Mais depuis la seconde moitié du 20^e siècle, l'ouverture de certaines archives officielles notamment aux Etats-Unis d'Amérique a suscité un changement de perspective chez les chercheurs qui disposent désormais de plus de sources authentiques sur le passé esclavagiste du monde occidental. Ils réclament plus de transparence face aux thèses qui tendent à faire l'apologie de la traite ou encore à étaler les stéréotypes pour décrédibiliser les noirs. Ainsi en Amérique, la publication de *The Confession of Nat Turner* en 1967 par l'écrivain William Styron, ouvrage qui vilipende l'image de Nat Turner, symbole de la lutte anti-esclavagiste, suscita une levée du bouclier chez les militants africains américains progressistes¹. Leurs ripostes se manifestèrent alors à travers de nombreuses publications dans le domaine de l'historiographie comme dans la fiction. Comment ces intellectuels expriment-ils le besoin de transparence dans la représentation de la traite et l'esclavage ? Quel est le point de vue de leurs homologues africains sur cette question qui les intéresse à plus d'un titre, l'Afrique étant le continent d'origine du principal produit de la traite –ceux qui servirent d'esclaves dans les Amériques ? De façon générale, les écrivains africains américains entendent par transparence la nécessité de dire la vérité. Certains comme la romancière Sherley Anne Williams s'y sont exercés en ressuscitant des figures de l'histoire du combat abolitionniste à l'instar de Dessa Rose personnage éponyme de son roman publié en 1986 et auquel nous avons déjà consacré un article². De l'autre côté les écrivains africains ne sont pas en reste. La publication récente de *La Saison de l'ombre* (2013) par la romancière camerounaise Léonora Miano en est une illustration³. Couronnée par le prix Fémina 2013 ce roman, qui renvoie le lecteur au cœur de l'Afrique précoloniale, contribue à élargir le champ de réflexion sur la thématique en restant attachée au souci de transparence. Il sera question dans cette étude de voir comment s'articule cet échange entre intellectuels africains et africains américains en nous focalisant sur la fiction de cette écrivaine qui se positionne dans une perspective afro-centrique.

I- Recréer une mémoire endogène précoloniale

La saison de l'ombre (2013) a pour trame le commerce transatlantique et la mise en esclavage d'innombrables populations en Europe et dans les Amériques. Pourtant rien dans l'intrigue ne permet de pressentir cette thématique, du moins dans les trois premiers quarts de l'œuvre. L'attention du lecteur, tout comme celle de la plupart des personnages du roman, se trouve plutôt emballée dans l'incompréhension et l'interrogation, à propos de ce qui se présente comme un fait divers chez les Mulongo, un peuple paisible dans un village en Afrique sub-saharienne. Inutile de s'attarder sur la réalité de l'espace ou de la temporalité puisque l'imaginaire attaché à la forme de représentation fictionnelle est ce qui prime ici. Cependant l'utilisation massive de termes appartenant à la culture Douala pour désigner nombre d'objets et de faits au cours des événements pourrait laisser penser à une localité au cœur du Cameroun actuel, ou de ce qu'il devait être juste avant les conquêtes coloniales. Peu importe, le village et le peuple Mulongo sont une nuit surpris par un incendie. Dépassés par la violence du feu et affolés les villageois se réfugient dans la forêt avoisinante pour préserver leur vie. Au petit matin, ils regagnent leur terre et constatent, outre les ravages causés par le feu, l'absence de douze des leurs : dix jeunes fraîchement initiés et deux adultes dont aucune trace n'apparaît pourtant dans les cendres. Une bonne partie de l'œuvre pour ne pas dire les trois quarts de l'intrigue tourne autour de cette tragédie, de l'amertume liée à la destruction matérielle et, surtout, de l'incompréhension et des interrogations à propos des douze disparus. La conduite principale que tient la communauté, en pareille circonstance sous la direction des sages, est d'agir selon les règles de la tradition du clan. Le lecteur découvre ainsi les habitudes

de la communauté Mulongo, habitudes qui illustrent les us et coutumes des populations bantoues de l'Afrique précoloniale confrontées dans la vie de tous les jours aux difficultés comme la mort, l'adversité mais aussi aux défis liés à la gestion du pouvoir et aux responsabilités sociales diverses en fonction du genre. Cette fois la situation causée par le feu place les autorités dans une posture difficile tant au regard du caractère innommable de ce qui est arrivé à dix des femmes de la communauté qu'à l'attitude à tenir à leur égard :

[Ces femmes] ont le droit d'éprouver de la peine. Pas celui d'embarrasser le clan avec tout ce chagrin, de contaminer les personnes qui vivent quotidiennement à leurs côtés, de faire comme si l'enfant qui n'a pas été retrouvé représentait tout. Ces femmes sont comme les veuves, qui ne sont autorisées à reparaître en société qu'au terme d'une certaine durée, après s'être soumises à des rituels parfois rudes. Elles ne sont pas des veuves. Il n'y a pas de mot pour nommer leur condition. On n'a pas revu leurs garçons après le grand incendie. Nul ne sait s'ils sont vivants ou morts. (*La Saison*, 24)

Voici présentée la situation des dix femmes mulongo plus directement concernées que les autres habitants par l'incendie et la disparition des hommes. Elles sont dans une situation qu'aucun mot ne permet de « nommer » ; elles ne sont pas veuves et « nul ne sait [si leurs garçons] sont vivants ou morts ». La seule manière de faire allusion à elles est d'utiliser une périphrase : « les femmes dont on n'a pas revu les fils » ou « les femmes dont les enfants n'ont pas été retrouvés ». Si cette appellation détournée détermine le caractère innommable de la position de ces dix femmes, elle traduit aussi la difficulté de prise de décision vis-à-vis d'elles. Comme toute société bien organisée, la tradition mulongo dispose, en effet, de pare-feux pour se préserver du mal, c'est l'isolement dans une case du village appelée « la case commune » ou « la maison commune ». Symbole de mise en quarantaine, la « case commune » permet au lecteur de comprendre un aspect important de la tradition du deuil dans une culture qui s'apparente fort bien à celle de la société camerounaise. Selon la cosmogonie mulongo la case commune permet d'exorciser le malheur à travers des rituels d'épuration, des rituels dont le but est d'éviter que le malheur rejaille sur les autres membres de la communauté. Il semble cependant que cette pratique vise plus la femme qui a perdu son mari. C'est sans doute ce qui explique la référence insistante à la notion de veuve dans le passage cité plus haut : « Ces femmes sont comme les veuves [...] Elles ne sont pas veuves ». Il est important de remarquer comment cette pratique du deuil illustre la tendance patriarcale de la société mulongo qui est présentée pourtant comme une société dont l'origine est fondée sur une lignée maternelle : l'ancêtre Emene⁴. On aura l'occasion de revenir sur ce penchant patriarcal qui trahit un conflit inexprimé entre les femmes et les hommes de la communauté en ce qui concerne la gestion du pouvoir, ou plus précisément la transmission du pouvoir en pays mulongo. Pour le moment il convient de voir comment l'attachement des Mulongo à la tradition est exprimé par la présence remarquée d'un aspect important de leur culture : l'utilisation massive de l'héritage linguistique qui dispute presque la place du Français dans l'évolution du récit. Dès les premières pages du roman, en effet, l'attention du lecteur est attirée par une profusion de termes étrangers à la langue française, termes dont le premier est marqué par une annotation spécifiant au lecteur qu'il s'agit bien de termes « douala », une langue parlée sur la côte du Cameroun. D'ailleurs la même note annonce un glossaire en fin d'ouvrage éclairant le lecteur sur la signification de ces termes. On rencontre ainsi de façon récurrente des termes comme : « Maloba », « Janea », « Buma », « Dikube », etc. Si certains de ces termes, qui se réfèrent aux réalités de la vie quotidienne en pays mulongo, sont expliqués dans le glossaire, d'autres comme « Dikube » ne le sont pas. Ils intègrent normalement le récit en prenant une place qui leur semble naturellement réservée, forçant ainsi le lecteur à les adopter pour comprendre le message. Ainsi si l'on sait que « Maloba »

renvoie aux divinités, des termes comme « Dikube » ou encore « Muko iyo » ne sont pas répertoriés dans le glossaire, l'on découvre leur signification au fil de la lecture. De même, une place importante est faite aux tournures et expressions qui renvoient à la philosophie de la vie et de la mort chez les Mulongo. Voyons, par exemple, une pensée de la reine Emene qui non craintive de la mort pense qu'elle « est le prolongement de la vie. Une simple altération de la vibration des êtres. » (p.43) ou encore cette phrase qui illustre la vision des Mulongo sur la trajectoire du soleil occasionnant la tombée de la nuit et l'apparition du jour : « aujourd'hui lorsque le soleil entamera sa traversée de Sisi » (p. 200) ; « Sisi » étant la terre, le soleil selon les Mulongo passe à travers un chemin sous la terre pour dormir avant de réapparaître le jour. Le recours au vocabulaire douala et aux nombreuses autres allusions de la culture mulongo répond sans doute à une préoccupation qu'on ne comprend mieux qu'en se référant au sens de l'histoire relatée et de la fiction elle-même. Faisant allusion à cette profusion d'éléments de la tradition, Léonora Miano ne manque pas de préciser ceci, sur les pages de son site internet :

Les membres du clan Mulongo comme leurs voisins Bwele ont une mémoire, une vision du monde, une sensibilité. Le texte tient à faire état de ces éléments empruntés pour l'essentiel aux peuples bantous d'Afrique centrale, auxquels le roman rend hommage. A travers eux, j'espère avoir célébré les spiritualités, le geste créatif et les arts de vivre des Subsahariens en général⁵.

De la volonté de célébrer la « vision du monde », la « mémoire » ou les « spiritualités » des Subsahariens ressort, à n'en point douter, la stratégie de positionnement dans l'écriture de la romancière qui veut que l'on voit dans *La saison de l'ombre* (2013) un ouvrage qui reste fidèle à la culture du littoral camerounais, une culture qui appartient elle-même, de façon plus large, aux peuples bantou de l'Afrique centrale⁶. Ainsi, l'auteur entend afficher une tendance « afro-centrée », c'est-à-dire, un ouvrage tourné vers les préoccupations intra-communautaires des peuples africains en dehors de toute considération liée à leurs contacts postérieurs avec l'Occident. Tel est, de toute évidence, l'un des enjeux de ce roman dont la production a été suscitée par la problématique suivante annoncée par la romancière elle-même dans un texte de remerciement à la fin de l'œuvre : « Quelle mémoire avons-nous, en effet, de la capture ? Peut-on se souvenir de ces arrachements sans dire qui étaient ceux qui les ont vécus et comment ils voyaient le monde ? » (*La saison*, 234). Cette problématique, qui évoque la vie de la communauté en dehors de tout contact avec le monde occidental, place *La saison de l'ombre* (2013) dans le même registre qu'un certain nombre d'ouvrages africains américains publiés entre les années 1950 et les années 1980. On compte parmi eux *Go Tell it on the Mountain* (1953), *Song of Solomon* (1977), *Dessa Rose* (1986) pour ne citer que ces titres les plus connus. Publiés respectivement par James Baldwin, Toni Morrison et Sherley Anne Williams, ces fictions s'attachent à décrire la vie de la communauté noire au moment où celle-ci était en proie aux difficultés raciales aux Etats-Unis d'Amérique. Toni Morrison, par exemple, a consacré ses trois premiers romans – *The Bluest Eye* (1970) ; *Tar Baby* (1974) ; *Song of Solomon* (1977) – à l'histoire de la communauté noire en insistant sur leur culture et modes de vie. Pour elle c'était là une manière de faire connaître la beauté et la richesse de la vie des noirs que les crispations provoquées par les tensions raciales ont fait oublier de la mémoire américaine. Comme elle le fait savoir dans une interview,

Dans mes livres il n'y a pas de séparation entre le monde quotidien et le monde magique. Je crois que c'est la seule façon pour moi de ressusciter la vie de ces gens qui ont vécu pendant si longtemps de façon secrète, souterraine, avec toute une culture cachée sous la civilisation américaine qu'on leur imposait. Pendant longtemps cette dimension a été absente de la littérature, y compris la

littérature noire, parce que l'accent était mis sur la confrontation avec le blanc et pas sur les relations entre nous⁷.

En fait, pour Toni Morrison, romancière Afro-Américaine comme pour Léonora Miano sa consœur africaine, écrire c'est faire œuvre de mémoire. Il s'agit d'une mémoire récréée, une mémoire qui compense par l'imagination le vide laissée par l'oubli qui a décidé de reléguer au néant le passé parce que trop souvent atroce pour le révéler. Ce qui est atroce, dans *La saison de l'ombre* (2013) est l'incendie et la disparition des dix hommes dont deux d'âge mûr. La description de ce malheur qui s'abat sur le village des Mulongo n'éveille pourtant pas le soupçon des populations sinistrées ni même celui du lecteur sur la question du trafic humain qui est révélé plus tard dans l'œuvre. Au contraire cet événement est présenté comme un événement malheureux ordinaire qui survient dans le village, et qui suscite des réactions non moins ordinaires. Malgré la violence inhabituelle de l'incendie et le manque à l'appel des hommes de la communauté, le lecteur tarde à découvrir qu'il s'agit d'attaque. D'ailleurs la mention du mot attaque ne survient qu'à la page 22 du roman, après de nombreuses questions auxquelles les villageois et membres du Conseil ne trouvent pas de réponses. Au contraire la survenue de l'incendie et les disparitions qui en résultent créent une dynamique dans l'enchaînement du récit et enclenche une réaction d'un peuple réputé paisible qui s'est, selon le récit, isolé pour éviter les heurts avec les autres. La réaction de la population mulongo se manifeste, comme nous le mentionnons plus haut, de la manière la plus normale avec des réflexes qui respectent les valeurs et spiritualités de la communauté. Outre l'isolement des mères dont les fils ont disparu, il y a toutes les autres actions comme la consultation des esprits, « les maloba » comme on les appelle dans l'œuvre, les tentatives d'interprétation des signes comme l'image de l'ombre suspendu au-dessus de la maison commune la nuit où toutes les occupantes font le même rêve, ou encore les recherches chez les peuples voisins, etc. La représentation de l'ombre cristallise bien des supputations dans l'intrigue. Elle apparaît en effet à la fois pour la population comme un présage à démêler pour parer à d'autres surprises ; quant au lecteur, il doit y voir une référence métaphorique à la question centrale de la fiction, à savoir le trafic humain, la mort et la disparition qui menacent la société mulongo et de toutes les autres sociétés qui devraient être sacrifiées pour qu'apparaisse un nouveau monde qui se nourrit justement du trafic d'êtres humains. C'est ce dernier aspect qui nous ramène à la deuxième partie de notre travail à savoir le dévoilement de l'ombre pour la mise à nue du trafic.

II- L'ombre dévoilée : la traite au cœur de l'Afrique

Nous l'avons vu, le fait que la problématique du commerce transatlantique soit au centre de *La saison de l'ombre* (2013) n'empêche guère le récit d'être focalisé sur des sujets plutôt endogènes comme la gestion des crises à l'image de l'incendie, ou plutôt de l'attaque, dont est victime le pays mulongo, ou encore la transmission et la gestion matrilineaire du pouvoir qui cristallise la tension au sein de la famille royale –à l'instar de l'attitude hostile voire putschiste de Mutango le frangin du chef, etc. Il est loisible d'affirmer que cette manière d'insister sur la mémoire du peuple mulongo dévoile la stratégie de Léonora Miano qui ne cache pas son intention de montrer qu'il y a dans la manière de vivre des sociétés qui ont subi cette traite, et de façon plus intime peut-être, chez les populations qui ont vécu cette réalité, matière à apprendre pour les Africains et intellectuels que nous sommes mais aussi pour les autres intellectuels de la diaspora.

Le commerce transatlantique, plus communément connu par le mot « la traite », demeure pourtant, en effet, le sujet central de *La saison de l'ombre* (2013) ; mais comme toute écriture construite minutieusement à l'aide de stratégies esthétiques et rhétoriques, la trame est faite de composantes qui conduisent le lecteur vers ce qui est essentiel. Faisant,

d'ailleurs, allusion à la manière de parvenir au commerce transatlantique, l'auteur écrit ceci : « [...] les Mulongo, puisque c'est d'eux qu'il est question, ne s'expliqueront pas ce qui est arrivé. Ils ne seront que quelques-uns à approcher la vérité qui sera pleinement donnée au lecteur, par un lent mécanisme de dévoilement⁸. » Il ressort de ce qui précède que les aspects qui font l'objet de l'histoire de la fiction comme l'incendie, les rivalités politiques, la prépondérance de la spiritualité dans la société mulongo, ne représentent que des éléments du puzzle, une forme de clés de voûte permettant d'accéder à la question centrale du trafic humain. La notion de « traite » en est, au demeurant, un vocable évocateur. « La traite » comme on désigne souvent le commerce transatlantique est un dérivé de « traite négrière » un groupe nominal se référant à la même réalité du commerce des humains à travers l'océan atlantique. Le mot « traite » utilisé en lieu et place du terme initial « traite négrière » résulte de la nécessité de faire l'économie d'un nom rendu sans doute trop long en raison du sens qu'il véhicule : activité commerciale intolérable du point de vue moral parce que l'objet de l'échange est l'être humain. Le diminutif « traite » est ainsi utilisé comme euphémisme pour voiler le caractère honteux du trafic.

La traite est donc un thème majeur qui se dissimule sous des préoccupations communautaires à caractère culturel et spirituel. Une manière de la représenter dans l'œuvre est de procéder par l'utilisation de symboliques dont la première est « l'ombre ». Désignée dans le récit comme un « épais voile qui obscurcissait les lueurs du jour naissant » (p.32), l'ombre se manifeste comme un rêve que les dix femmes de la case commune font toutes au même moment avant le lever du jour. Il n'y a qu'à parcourir les lignes qui suivent pour se faire une idée de cette manifestation pour le moins étrange :

Le jour s'apprête à chasser la nuit, sur les terres du clan mulongo. Les chants d'oiseaux annonçant la lumière ne se sont pas encore fait entendre. Les femmes dorment. Dans leur sommeil, il leur arrive une chose étrange. Comme leur esprit navigue dans les contrées du rêve qui sont une autre dimension de la réalité, elles font une rencontre. Une présence ombreuse vient à elles, à chacune d'elles, et chacune reconnaît entre mille la voix qui lui parle. Dans leur rêve, elles [...] cherchent à percer cette ombre. Voir ce visage. L'obscurité, cependant, est épaisse. Elles ne distinguent rien. Il n'y a que cette parole : *Mère, ouvre-moi, afin que je puisse renaître. [...] Mère, hâte-toi. Nous devons agir devant le jour. Autrement, tout sera perdu.* (La saison, p.14)

Pour percer le mystère que constitue ce voile ténébreux qui entourait la case des femmes explorées, il faut prendre en considération les paroles suppliant les femmes à s'ouvrir pour les abriter à nouveau. A travers cette demande transcrite en style d'écriture en italique, utilisé largement dans cette fiction pour exprimer la prise de parole des personnages contrairement au tiret qui est communément d'usage, on perçoit l'expression de détresse d'un enfant. Mais de quel enfant peut-il s'agir si ce n'est une allusion à ceux qui ont disparu à la suite de l'incendie ? La réponse à cette question se trouve dans les pleures d'Eyabe, une de ces femmes dont la forte intuition l'a rendue à l'évidence, son fils ne reviendra pas : « là où tu es, dit-elle, entendras-tu mon cœur t'appeler ? Je sais que tu as souffert. Hier, tu es venu dans mon rêve... Pardonne-moi de n'avoir pas compris tout de suite. Si tu reviens, je m'ouvrirai et t'abriterai à nouveau... » (p.26). Les pleures d'Eyabe, cette femme décrite dans le roman comme une femme « svelte » certes mais ayant une attitude « ferme » et « abritant un esprit mâle » (p.119), montrent bien que l'ombre et le rêve ne sont que l'expression d'une réalité douloureuse, la mort ou peut-être aussi comme le chef Mukano le ressent à propos de l'incendie, les signes d'un « sombre présage, l'annonce de tourments pour le clan » (p. 30). L'ombre, expression de la mort et l'arrachement, est aussi la symbolique qui est utilisée dans bien d'autres occasions dans le récit. Lorsque Mutango le frère du chef qui conteste son

autorité, s'engage dans une activité d'espionnage chez les Bwele un peuple voisin pour essayer de profiter, seul, de la situation, il est assailli dans un rêve par une ombre qui inspire également la mort. Comme il perçoit la nature au-delà de la sensation habituelle des hommes, il sent que tout, autour de lui, est vivant : « tout, excepté cette ombre [et] ceux qui la composent, car elle charrie une légion... » (p.87). De toutes les façons de représenter l'ombre, la perception qu'en fait Mutango nous paraît la plus significative. Cela parce que c'est elle qui évoque le plus la traite : « elle charrie une légion ». Cette phrase fait en effet référence à ce qui compose le rêve, ce que le rêve transporte : la « légion » n'est autre que la force militaire de l'occident hégémonique qui vient soumettre les populations des côtes africaines et bientôt celles de l'intérieur des terres avant de les contraindre à s'engager dans son activité d'échanges d'objets et souvent des « armes crachant du feu » contre des hommes.

Mais la révélation des informations concernant la traite, qui se fait d'abord l'ombre puis Mutango, est rendue bien effective grâce au parcours du personnage d'Eyabe auquel nous venons de faire allusion plus haut. C'est par cette femme non conformiste que le lecteur ainsi que la plupart des autres personnages du roman découvrent la réalité du trafic. Ayant vite pressenti que sa communauté avait été l'objet d'une attaque et que son enfant ainsi que les autres ne reviendraient probablement pas si rien n'était fait, Eyabe décide de se joindre à l'effort de recherche engagé par les dirigeants. Elle part en direction d'un village appelé Jedu où selon les informations les disparus pourraient être retrouvés. A Jedu, Eyabe découvre Bebayedi, un village entouré d'eau avec un type d'habitations étranges composées de maisons sur pilotis et une population composite qui ne dispose pas de mémoire commune ni de fondateur ou d'ancêtres tutélaires. Mais surtout elle y découvre Mutimbo l'un des deux adultes disparus et époux d'Eleke la doyenne du village et membre du Conseil mulongo. C'est par Mutimbo que les informations sur la traite sont révélées au grand jour :

Eyabe ne sait plus que faire, écoute Mutimbo qui expose la manière dont il est arrivé au sein de cette communauté où on l'a soigné, protégé. [...] Un cours d'eau et un marais l'entourent. Il n'est pas aisé d'y accéder sans être repéré. Ses habitants viennent d'endroits divers. Certains sont originaires de territoires conquis par les Bwele, mais ne se considèrent pas comme les sujets de la reine Njanjo. On les comprend, quand on sait que cette dernière exige, de la part de ses vassaux, un tribut humain. C'est de cette façon que les Bwele sont devenus les plus importants intermédiaires des Côtiers, dans le commerce des hommes. (*La saison*, 125-126)

Le commerce des hommes implique les côtiers qui selon Mutimbo, sont rentrés en contact avec des étrangers venus de l'eau, les « hommes aux pieds de poule » comme ils sont nommés en raison de leurs vêtements qui leur donnent l'impression d'avoir des pattes d'oiseaux. Les rapports des côtiers avec ces étrangers venus de pongo par les eaux se limitaient jadis à l'échange de produits locaux : huile rouge, défenses d'éléphants contre d'autres objets de l'étranger, des étoffes et autres objets d'ornement par exemple. Puis ces échanges ont évolué, les étrangers exigeant des hommes, « des gens, même des enfants, en échange de marchandises » (p.125). Ces informations à propos du trafic humain sont perçues par la femme comme totalement irréalistes : « Mais pourquoi ces arrachements ? » s'étonne-t-elle avant de conclure que « le monde est devenu fou [...] des forces obscures sont à l'œuvre [...] même un nouveau-né reconnaîtrait sans mal le visage de la sorcellerie [...] l'on ne peut avoir besoin d'autant de vies humaines si ce n'est pour les sacrifier à des puissances maléfiques » (p.126). Eyabe ne perçoit pas le bouleversement qui guette la société avec l'avènement des occidentaux et le type de rapports qui s'établissent. Elle réduit tout ce qu'elle découvre de l'histoire de l'incendie, des captures et des disparitions d'hommes à la sorcellerie. Par ces bribes d'informations sur la traite, informations qui se trouvent d'ailleurs

imbriquées dans la spiritualité mulongo par l'imagination d'Eyabe, l'on perçoit la prépondérance de la culture et des traditions des sociétés africaines dans l'œuvre. Comme nous l'avons dit plus haut, il est important de remarquer que cette méthode, que le lecteur découvre d'ailleurs bien élaborée, participe du «mécanisme de dévoilement».

Que dire d'autre de l'étonnement et du sentiment d'incompréhension d'Eyabe si ce n'est une manière pour la romancière de s'interroger sur ce phénomène nouveau, le trafic humain, que le contact avec l'Occident engendra d'une part ; et les changements que ces rapports susciterent dans les sociétés africaines d'alors et le rôle des différents acteurs principalement les Africains dans ce trafic d'autre part? « J'ai fait le choix » écrit-elle parlant du genre d'écriture qu'est *La saison de l'ombre* (2013) « d'une démarche de création pure, la seule valide à mon sens, pour cheminer vers les mondes disparus que je comptais explorer. Il s'est agi de bâtir un projet esthétique permettant de lever les silences et de faire revivre des êtres dont l'Histoire ne semble avoir gardé nulle trace. Des êtres chassés du souvenir de leur propre descendance. Ceux qui, sans connaître les cales des navires négriers furent, eux aussi, précipités dans l'inconnu »⁹. On comprend certes le souci de l'auteur de revisiter le monde disparu ; mais ce qui semble plus important dans cette tâche est, de toute évidence, le besoin de « lever les silences » c'est-à-dire révéler à travers la fiction ce que la mémoire collective dissimile. Faisant allusion à ce besoin de lever les silences sur le passé esclavagiste dans le contexte américain, la Prix Nobel de littérature Toni Morrison évoquait dans un article en 1989, la nécessité de dépasser l'« amnésie nationale », c'est-à-dire la propension des Américains à l'oubli face à l'horreur du passé¹⁰.

Lever les silences, n'est-ce pas là une allusion au souci de transparence qui se trouve aussi au cœur de l'œuvre de Sherley Anne Williams la consœur T. Morrison ? Ainsi que annoncé plus haut, son roman *Dessa Rose* (1986), portant sur la polémique autour d'une rébellion conduite par son personnage éponyme Dessa Rose, pose aussi la question de la transparence sur l'héritage historique commun des Noirs et des Blancs aux Etats-Unis d'Amérique. Bien que la quête de la vérité chez la romancière noire américaine s'articule autour du discours rhétorique à la première personne « I/Je », elle témoigne tout de même de la volonté de lever le voile ou de « lever les silences » et, comme Léonora Miano, de faire revivre les êtres qui ont vécu les souffrances liées à l'esclavage et aussi à l'arrachement du trafic humain. En mettant à nue les atrocités de la traite, le roman de Miano pose, comme le font les œuvres de ses consœurs africaines américaines, la question du rôle qu'ont joué les différents acteurs dans le trafic. Si l'esprit cupide des hommes aux pieds de poule les a mené à passer des accords avec les peuples de la côte pour les engager dans le trafic humain, ceux-ci y ont trouvé un intérêt certain, dans la mesure où les côtiers ainsi que leurs alliés Bwele ont tiré profit de ces accords à travers la puissance militaire et les privilèges liés aux armes cracheuses de feu. En effet, grâce à ces accords ils ont pu soumettre les peuples voisins potentiellement hostiles comme les Mulongo; c'est en substance ce que laisse entendre la princesse bwele dont la voix pleine d'assurance est rapportée par le narrateur :

[...] la perte d'une ennéade de mâles mulongo est un mal pour un bien. L'événement a décidé la reine Njanjo à frapper un coup fatal à cette communauté. Ce fut une opération d'envergure, preuve que les Bwele ne prenaient pas la chose à la légère. Pour capturer tout un clan, il a fallu déployer des hommes à travers la brousse pendant plusieurs jours. [...] Désormais sans terre, privés de leur ministre des cultes comme de leur chef, les Mulongo seront les captifs les plus malléables que l'on ait vus. Eparpillés à travers le vaste pays bwele, ils cesseront vite de parler leur langue, ne pourront recréer la cohésion de leur groupe, dont le nom lui-même disparaîtra. Absorbés par les Bwele, ils

formeront, dorénavant une caste de soumis, bonne pour le troc. (*La saison*, p. 214)

Le fait que les Bwele soumettent les Mulongo ou se servent d'eux comme objet d'échange en tant qu'intermédiaires dans le trafic humain montre bien qu'ils sont des acteurs centraux dans ce trafic. Le roman de Léonora Miano soulève ainsi la question de la responsabilité historique des acteurs locaux dans ce qui est connu aujourd'hui sous le nom de traite des noirs. Le postulat est donc clair : les Africains y ont joué un rôle crucial, cela est indéniable et les actions des dignitaires et soldats Bwele et Isedu dans *La saison de l'ombre* (2013) le montrent bien. Et pourtant cet aspect ne semble pas être une des priorités de la romancière dans ce projet qu'elle envisage centrer sur des préoccupations plutôt spirituelles et traditionnelles des peuples africains avant et pendant leurs contacts avec les occidentaux. Ainsi affirme-t-elle : « La question raciale et le discours selon lequel des Noirs vendaient des Noirs à l'époque de la Traite transatlantique seraient des données absurdes pour comprendre ce texte »¹¹. Ce que Léonora Miano considère comme « absurde » pour comprendre ce texte traduit peut-être sa volonté de passer sous silence ce qui est manifestement un sujet essentiel dans le projet. Pour comprendre le sens de ce silence, il nous paraît important de se référer à la pensée du philosophe Pierre Macherey qui indique dans « Dire et ne pas dire », qu'un livre recèle toujours un « non-dit » ou « silence » qui est la clé de la découverte de ce qu'il est véritablement : « Ce qui est important dans une œuvre », écrit-il, « c'est ce qu'elle ne dit pas. Ce n'est pas ce qu'elle refuse de dire [...] Mais ce qu'elle ne peut pas dire, parce que là se joue l'élaboration d'une parole »¹². En se référant donc à cette pensée du philosophe, la dénégarion à propos du rôle des Africains dans le trafic des hommes permet de voir comment cette question est au cœur de l'œuvre de L. Miano. Mais le sujet est sensible et suscite un malaise dans l'opinion africaine et de la diaspora. L'idée que les Africains ont été aussi acteurs dans le trafic est au centre des échanges entre les intellectuels africains et leurs homologues des autres continents. Ce trafic, on le sait, est responsable de la fragilisation durable du continent, de sa colonisation et la stigmatisation dont il a été victime jusqu'à nos jours.

Pour des intellectuels tels que les historiens africains Elikia Mbokolo (Congo), Ibrahim Thioub (Sénégal) ou encore le professeur africain américain Henry Louis Gates, Jr., cette responsabilité des Africains ne fait l'objet d'aucun doute. Dans un article intitulé « Ending the Slavery Blame-Game » (« En finir avec le jeu du à qui la faute au sujet de l'esclavage ») publié dans le *New York Times* du 22 avril 2010, le professeur Henry Louis Gates, Jr. de l'université de Harvard dénonce sérieusement la position sur laquelle s'arc-boutent la plupart des historiens africains. A partir des documents d'archives et des résultats de recherche dont il rend compte, il conclut sans détours que « la triste vérité, c'est que la conquête, la capture des Africains et leur vente aux Européens furent pendant longtemps une des principales sources de devises de plusieurs royaumes africains »¹³. S'appuyant sur l'énorme base de données concernant la traite transatlantique, *Trans-Atlantic Slave Trade Database* dirigée par David Eltis de l'Emory University ainsi que sur des études menées par d'autres historiens comme John Thornton qui a fait de nombreuses publications sur le Royaume du Kongo et Linda Heywood de Boston University, il souligne ce que l'écrivain congolais Emmanuel B. Dongala traduit, dans un article, comme suit : « l'esclavage était un business, très bien organisé et lucratif autant pour les acheteurs européens que pour les vendeurs africains »¹⁴. Voilà donc qui est clair à propos de la responsabilité historique des Africains dans le trafic des hommes vers le Nouveau Monde et aussi l'Europe. Et le fait que Léonora Miano élude le sujet dans sa fiction n'y change rien ; au contraire faire silence là-dessus ne fait que contribuer à le révéler.

Conclusion

Pendant longtemps la question du commerce transatlantique des humains et l'esclavage qui s'en est suivi ont été au cœur du débat entre les intellectuels du monde entier, principalement entre les Africains et ceux de la diaspora. L'idée qui a jusque-là dominé ce débat est l'accusation faite à l'occident pour son goût trop prononcé pour le profit en faisant des premiers contacts avec les Africains l'objet d'un commerce entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. Ce commerce qui a occasionné la mise en esclavage de millions d'Africains a aussi contribué à fragiliser la structure économique et sociétale du continent africain sans compter son impact psychologique avec le développement de nombreux stéréotypes au sujet du Noir. Mais de plus en plus le débat est réorienté vers la quête de la vérité autour de ce passé tumultueux, vérité qui a pris la forme depuis la dernière moitié du 20^e siècle de la dénonciation du rôle qu'ont joué les Africains eux-mêmes dans ce trafic. En plus de l'historiographie, le domaine de la littérature est devenu l'espace privilégié de ce débat. Dans *La saison de l'ombre* (2013), la romancière camerounaise Léonora Miano étale sa vision sur ce passé africain. Sans vouloir porter la polémique, son œuvre ouvre pourtant une brèche sur la responsabilité africaine dans ce qui est connu sous le nom de traite des noirs. Tout comme ses confrères africains Américains et particulièrement les représentantes féminines comme Sherley Anne Williams, Toni Morrison, qui cherchent à recréer une mémoire littéraire du passé de leurs ancêtres avec le pari de clarté sur les faits qui impliquent chacun des acteurs blancs et noirs, L. Miano explore la vie des Africains dans le passé précolonial en montrant comment le destin de ces Africains a basculé dans l'« ombre » avec l'arrivée de ceux qui sont désignés dans sa fiction comme les « étrangers venus de pongo par les eaux ». L'étude de cette fiction couronnée par le prix Fémina 2013, montre bien comment le dialogue reste animé entre intellectuels africains et ceux de la diaspora, particulièrement avec les Africains Américains qui n'ont cessé jusqu'à ce jour de produire des œuvres dans l'historiographie comme dans la fiction au sujet du passé commun entre Africains et Occidentaux. La romancière camerounaise contribue ainsi à enrichir la réflexion sur le rôle joué par les Africains dans le trafic transcontinental des leurs.

¹ - Nat Turner est une figure historique de la lutte anti-esclavagiste qui conduisit en 1831 une rébellion faisant des nombreuses victimes dans le rang des blancs. Pour plus de détails sur l'histoire de cet abolitionniste, consulter Madhu Dubey, "Neo-Slave Narratives" in *A Companion to African American Literature*, Gene a. Jarret Wiley-Blackwell Pub., MA (USA), 2013 p.335

² - Dessa Rose est une autre figure historique noire américaine du combat abolitionniste, auteur d'une rébellion... C'est l'histoire de cette rébellion qui inspire Sherley Anne Williams à la porter en fiction dans son roman. Le travail que nous consacrons à cet ouvrage consiste à voir comment la fiction de Sherley A. Williams articule la recherche de la transparence par le procédé de changement de perspective en partant de la 1^{ère} personne du blanc (discours d'autorité) à la 1^{ère} personne du noir (discours révisionniste) dans un effort de dévoilement de la vérité. En effet comme Nat Turner, Dessa Rose, personnage éponyme de la fiction *Dessa Rose* (1986) a conduit une rébellion toute aussi meurtrière, et comme lui, Dessa a été capturée et condamnée à mort. Pour éviter toute mauvaise interprétation et diabolisation de son acte, Dessa est investie par le narrateur/l'auteur le pouvoir de dire sa version des faits.

³ - Léonora Miano, *La saison de l'ombre*, Paris, Bernard Grasset, 2013. Les citations issues de cette référence seront marquées comme suit (La saison, px).

⁴ - Nous voulons attirer l'attention du lecteur sur une légère modification de l'orthographe du nom de la reine qui est écrit dans le roman avec une lettre « e » marquée d'un trait en dessous. Il en est de même pour plusieurs autres termes mulongo. Ne disposant pas des types de caractères utilisés dans le roman, nous nous sommes contentés de l'alphabet classique du dictionnaire.

⁵ - Léonora Miano, « Entre la disparition d'un monde et l'avènement d'un monde », <http://www.leonoramiano.com> Consulté le 15 Septembre 2014.

⁶ - Léonora Miano, idem

⁷ - Interview réalisé avec Robert Stepto dans Robert Stepto, "Intimate Things in Place: A Conversation With Toni Morrison", in *Chants of Saints*. Michael Harper & Robert Stepto eds., U. S. A., 1979, 213-229

⁸ - Léonora Miano, ibidem.

⁹ - Léonora Miano, ibidem, p.1

¹⁰ - T. Morrison, "The Pain of Being Black", *Time*, 22 may 1989, 120.

¹¹ - Léonora Miano, *ibidem*, p.2

¹² - Pierre Macherey, « Dire et ne pas dire », *Pour une théorie de la production littéraire*. Librairie François Maspero, Paris, 1974, 107.

¹³ - Gates, Henry Louis, Jr. "Ending the Slavery Blame-Game", *New York Times*, Avril 22nd 2010. La version originale des propos du Professeur Henry Louis Gates, Jr. est la suivante : « the sad truth is that the conquest and capture of Africans and their sale to Europeans was one of the main sources of foreign exchange for several African kingdoms for a very long time ».

¹⁴ - Emmanuel B. Dongala, « La traite négrière divise les intellectuels africains », in <http://www.slateafrique.com/1933/intellectuels-africains-traite-negriere-responsabilite>, consulté le 22/03/2016.

Bibliographie

Emmanuel B. Dongala, « La traite négrière divise les intellectuels africains », in <http://www.slateafrique.com/1933/intellectuels-africains-traite-negriere-responsabilite>, consulté le 22/03/2016.

Franklin, John H. *De l'esclavage à la liberté : histoire des Afro-américains*. Paris, Editions Caribéennes (5e édition), 1980.

Gates, Henry Louis, Jr. "Ending the Slavery Blame-Game", *New York Times*, Avril 22nd 2010.

Hartman , Saidiya. *Lose Your Mother: A Journey Along the Atlantic Slave Route*. Farrar, Straus and Giroux, USA, 2008.

Macherey, Pierre. « Dire et ne pas dire », *Pour une théorie de la production littéraire*. Librairie François Maspero, Paris, 1974

Miano, Léonora . « Entre la disparition d'un monde et l'avènement d'un monde », <http://www.leonoramiano.com>, consulté le 15/09/ 2014.

Miano, Léonora. *La saison de l'ombre*. Bernard Grasset, Paris, 2013

Morrison, Toni. "The Pain of Being Black", *Time*, 22 may 1989

Stepito, Robert. "Intimate Things in Place: A Conversation With Toni Morrison", in *Chants of Saints*. Michael Harper & Robert Stepito eds., U. S. A., 1979

Styron, WILLIAM, *The Confession of Nat Turner*, Random House, USA, 1967

Williams, SHERLEY A. *Dessa Rose*, Berkley Books, New York, 1987.